



Delphine de Mme de Staël (1802): économie et mélancolie

Catherine Langle

► To cite this version:

Catherine Langle. Delphine de Mme de Staël (1802): économie et mélancolie. Fiction et économie, Représentations de l'économie dans la littérature et les arts du spectacle, XIX-XXIe siècles, Presses de l'Université de Laval (Québec), pp.45-60, 2013. <hal-00932988>

HAL Id: hal-00932988

<https://hal.science/hal-00932988v1>

Submitted on 28 Jan 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

***Delphine* de Mme de Staël (1802) : économie et mélancolie**

Catherine Langle

Université Stendhal Grenoble III

Dans ses « Quelques réflexions sur le but moral de *Delphine* », Mme de Staël dénonce l'expansion d'un « bon ton nouveau » qui enjoint de s'enrichir. La critique qu'elle fait de cet « enrichissez-vous » relève d'une culture aristocratique de l'oralité dont le fleuron est la « conversation », porteuse, en ses moments de grâce, d'une véritable utopie du langage. La norme nouvelle de l'enrichissement menacerait cette culture :

[...] il semble qu'il n'y a qu'une chose à faire de sa vie, c'est de se livrer au genre de jouissances que la fortune peut donner et de consacrer les facultés de son esprit aux moyens d'acquérir cette fortune qui peut donner ces jouissances. On appelle rêverie tout le reste, et l'on voudrait créer un bon ton nouveau, qui pût donner un air provincial aux affections profondes et aux idées généreuses (Staël, 2000 [1802], dorénavant *DE* : t. II, 373).

Tandis que l'univers de son roman épistolaire en révèle les effets délétères, Mme de Staël oppose à cette norme les valeurs portées par la « mélancolie », soit le sentiment que « le monde moral est incomplet » (*DE* : t. II, 373-374). L'argent, présent dans l'incipit comme mobile de l'intrigue, disparaît ensuite pour laisser place à des conflits sentimentaux. Mais les effets induits par l'intrigue financière initiale se perpétuent en une logique immanente qui s'adjoint « l'opinion »

comme obstacle majeur à la quête des amants. Dès la première lettre du roman, le lecteur apprend que Delphine, afin de constituer une dot à Matilde, la fille de sa confidente Sophie de Vernon, lui a fait don de la terre d'Andelys. Par la suite, alors qu'une intrigue savamment menée a livré Léonce à Matilde, Mme de Vernon, qui a conduit le dol, assoit la sécurité conjugale de sa fille en obtenant de Delphine un ultime renoncement à toute union avec Léonce. Une fois Sophie disparue, plusieurs personnages se relaient pour activer le pouvoir de nuisance de « l'opinion » et amener Delphine à reconduire, par sa fidélité à la parole donnée, sa séparation d'avec son amant. Or Mme de Vernon dépend financièrement de Clarimin, figure furtive du créancier suprême. La lettre IX qu'elle lui écrit produit une rupture de ton fracassante qui déchire le tissu romanesque en manifestant avec éclat l'importance de l'argent dans la société aristocratique parisienne des années 1791-1792. Cette lettre jette une lumière crue sur les manipulations pécuniaires qui se jouent dans les coulisses de cette société. L'hégémonie souterraine de l'argent chez l'élite qui « donne le ton » est rendue manifeste aux yeux du lecteur. Des brèches sont ensuite ménagées dans le roman, qui laissent entrevoir la réalité d'une guerre économique sans merci¹.

Le référent économique du roman délivre ses significations selon le prisme de trois registres romanesques. Un romanesque social permet d'abord au roman d'analyser la logique du profit maximal, clé d'un véritable « système » qui administre jusqu'aux affects des personnages. Un romanesque sentimental esquisse concurremment la recherche d'un dépassement de cette logique. Avec le personnage de Sophie, un romanesque que l'on pourrait dire libertin répond, en contrepoint, à la voix du sentiment. Le roman fait ainsi jouer trois modalités critiques : l'analyse de l'hégémonie croissante des valeurs financières, l'analyse démystificatrice de leur conditionnement idéologique, et enfin l'inscription du roman dans un débat intertextuel qui met le romanesque à l'épreuve de la rationalité économique.

1. Dans le contexte de la Révolution française, la confiscation des biens des émigrés détermine la lutte, qui va jusqu'au trafic d'influence, pour le maintien des privilèges économiques, solidaires d'avantages politiques (d'Orsan bataillant pour conserver sa rente de commandant d'un régiment) (DE : t. II, 160).

ÉCONOMIE ET DÉLIAISON SOCIALE

Si les moyens financiers déterminent la possibilité d'entrer dans le cercle des échanges matrimoniaux², ils conditionnent aussi l'intégration à l'espace conversationnel de la « société de Paris ». L'accès à la conversation, seul champ d'existence sociale des femmes, est censitaire. Cette dépendance des femmes à l'argent produit des effets en termes d'aliénation des consciences et de paralysie des échanges. Elle se répercute sur la formation des valeurs qui sous-tendent la dynamique sociale des mœurs. Ainsi, *Delphine* dépeint une société marquée par l'inhibition massive aussi bien de l'imagination, des émotions, que de l'empathie minimale qui fonde toute sociabilité. Dès lors, le corps social, garrotté par un persiflage défensif (DE : t. I, 173), est livré au flux et au reflux d'affects sans issue, à une sourde xénophobie³ et, finalement, à des embardées pulsionnelles polarisées par des énoncés erratiques qui stigmatisent d'opportuns boucs émissaires (DE : t. I, 414 et 432). C'est alors le règne de « La haine ! » (DE : t. II, 82), révélateur de la désagrégation du corps social. Présentant la constitution des sujets féminins issus de l'aristocratie dans un contexte où tout commerce interhumain tend à se réduire à une transaction, le roman produit une analyse quasi rousseauiste de la déliaison sociale dans la société d'Ancien Régime finissant. *Delphine* identifie dans le sentiment de haine la vérité de cette société, microcosme où se révèle toute une mécanique de l'oppression fondée sur une sujétion féminine qui a pour corollaire le désœuvrement des esprits et pour fondement économique un monnayage des corps.

Dans ce système, la réussite de Sophie révèle que la logique du profit n'est optimale, dans sa dimension amoralisée, qu'à opérer une véritable subversion du langage. Son fonctionnement s'articule chez

2. Tandis que l'argent tend à étalonner toute valeur, la fonction anthropologique des femmes dans l'échange les voue à une évaluation sociale implicite qui leur donne un « prix » selon plusieurs paramètres propres à définir une cote : âge, beauté, vertu, que modulent la position sociale et la richesse de la candidate. Dans cet univers où les normes sont articulées aux valeurs de la finance, le mariage étant régi par l'institution de la dot n'est plus qu'une affaire d'argent. L'amour dans le mariage, idéal de Delphine qui est aussi, dans le romanesque traditionnel, la figuration du souverain bien féminin, en devient quasiment inaccessible.
3. Cf. l'exclusion de Barton et de l'Anglais (DE : t. I, 101 et 146).

elle à la mise en œuvre de conditions qui entravent la libre expression des sujets, source de la production du vrai. Ainsi, seule la libre parole d'un enfant pourra défaire son intrigue. L'épistolaire, transposant dans le roman, par sa double énonciation, les effets de la dramaturgie moliéresque, donne à voir au lecteur comment Sophie, alias Tartuffe, contrôle les conditions d'énonciation des autres personnages. Il montre comment elle canalise les rencontres en façonnant le cadre herméneutique pour susciter des malentendus. Toute son activité, dont le lecteur est informé à l'insu de Delphine par le biais de l'épistolaire, consiste à brouiller les canaux de la communication pour empêcher l'expression de la vérité. Si Mme de Vernon peut accaparer la fortune de Delphine, c'est en faisant ainsi en sorte que sa parole n'ait plus le pouvoir de faire sens, ni auprès de son amant, ni en société. Comme Tartuffe, Sophie met la vérité en situation d'être publiée sans être reconnue, et, comme Molière par le théâtre, Mme de Staël, par l'épistolaire, déconstruit la mise en scène du personnage. Mais dans *Delphine* tout autant que dans *Tartuffe*, cette altération de la communication n'est possible que par l'exploitation d'une idéologie qui donne un cadre herméneutique vicié à l'interprétation de la parole véridique.

Quelle est donc l'idéologie qui neutralise la parole de Delphine ? C'était le dogme instrumentalisé du péché originel qui amenait Orgon à se méprendre sur les paroles de Tartuffe (« Je suis un méchant, un coupable » [Molière, 1669 : Acte III, scène 6]). Dans *Delphine*, le langage qui conditionne « l'opinion » et permet à Sophie de contrôler les « médias », c'est le langage de la délicatesse. La délicatesse dont se réclame Sophie comme un dû dont Delphine lui serait redevable (lettre IX) apparaît ainsi comme une parade idéologique dont se berce l'aristocratie pour se dissimuler les assises économiques de son habitus.

UN ROMANESQUE DE L'ÉCONOMIE : LES TRANSACTIONS SUBLIMÉES

À cette « société de Paris », où les âmes sont prisonnières du calcul et des faux-semblants, Delphine oppose, comme la Julie de Rousseau (1761), une subjectivité authentique et une âme passionnée par la gratuité⁴. Elle fait miroiter aux yeux des lecteurs de cette société

4. [Avouer à Sophie qu'elle aime Léonce, se dit Delphine.] « Ne serait-ce pas indiquer le sacrifice que je désire ? [...] mais ce que je crains avant tout, c'est d'abuser un instant du service que j'ai pu lui rendre » (DE : t. I, 143).

une délicatesse véritable qui s'illustre par un usage expressif et non utilitaire de l'argent. Sa délicatesse fonctionne comme un système destiné à conjurer les effets pervers du don, à commencer par ses effets de reconnaissance symbolique, comme en témoigne la première lettre du roman, adressée par elle à Matilde de Vernon. Consciente des bénéfices psychologiques de sa propre générosité⁵, elle la comptabilise ainsi au titre de bénéfice symbolique. La délicatesse, chez elle, est précisément ce qui s'emploie à rendre possible un don authentique. À ce titre, elle instaure dans l'espace mental des échanges une sorte de « structure-autrui », de coénonciativité, où l'autre est convié à se reconnaître le partenaire d'un langage plutôt que le bénéficiaire d'une faveur. Donner c'est dire, c'est attester que l'on veut instaurer avec l'autre un dialogue dont le don n'est que le moyen subalterne : c'est donner à la socialité la structure de la discursivité (Levinas, 2000 [1982]). Delphine est ainsi un personnage-limite pour qui tout est langage. Toute transaction non institutionnelle (amitié, solidarité) est ainsi stylisée de manière à éviter sa contamination par la mécanique binaire, virant à l'échange transactionnel, du don et du contre-don, mécanique qui, sans système qui la ritualise – sans potlatch –, ouvre la porte à l'illimité de la créance et à l'expansion du ressentiment.

Mais l'éthique incarnée par Delphine ne relève pas seulement de la sphère de l'honnêteté ou du sentiment moral rousseauiste : elle relève aussi de la sacralisation de la parole qui commande son pouvoir de fondation. C'est l'éthique même de la Révolution française qui sert d'arrière-plan à la diégèse du roman. La délicatesse se conjugue ici à une éthique de la fidélité à la parole contenue dans la promesse et le serment, celle-là même qui fonde l'État républicain. Ainsi, Delphine considère que chacune de ses paroles est justiciable d'un gage⁶. Sacraliser le langage, c'est pour elle donner aux mots qu'elle prononce, comme à tout signe qu'elle délivre, leur poids d'argent :

5. « [...] c'est moi qui fais ce mariage ; c'est moi qui suis liée par un sentiment presque aussi fort que la reconnaissance, par les services que j'ai rendus, les remerciements que j'en ai recueillis, la récompense que j'en ai goûtée [...] » (DE : t. I, 107).

6. Ce n'est donc que parce que la parole doit être gagée sur l'acte qu'il ne convient pas aux femmes de parler de politique. Ainsi pense Delphine : « [...] il ne convient point à une femme de prendre parti dans les débats politiques ; sa destinée la met à l'abri de tous les dangers qu'ils entraînent, et ses actions ne peuvent jamais donner de l'importance, ni de la dignité à ses paroles [...] » (DE : t. I, 148).

[...] et c'est en confondant ensemble, en plaçant sur la même ligne, le jour où je lui ai serré la main avec tendresse [à Sophie], et celui où j'aurais engagé la moitié de ma fortune pour elle, que j'ai eu le droit de lui rappeler tout ce qui lui a prouvé que je l'aimais (DE : t. I, 330-331).

L'argent sert à étalonner le coût subjectif de l'acte et sert de gage à la promesse. Le gage d'argent est le symbole de ce qui peut rendre le langage probant.

Le respect de la parole chez Delphine esquisse une alternative à la régression, illustrée par Valorbe, d'un processus millénaire par lequel l'argent s'était vu peu à peu substituer à la prise de corps ou à la destruction du corps, comme forme d'acquittement. Le parcours sacrificiel de Léonce obéit à la même loi. Devant le tribunal révolutionnaire, il consent à mourir pour n'avoir pas à mentir sur ses intentions, qui étaient de rejoindre l'armée des émigrés. Sa droiture, comme celle de Delphine, prend un double sens : celui de la véridicité – harmonisation des principes et des actes –, et celui de l'équité – refus du bénéfice du doute. Léonce déclare ainsi :

Quand j'ai été fait prisonnier, j'en conviens, je n'avais point encore porté les armes ; j'étais venu à Verdun, non pour seconder aucune cause, mais dans l'espoir de mourir ; qu'importent ces détails connus de moi seul ? Les Français qui sont dans l'armée des étrangers ont dû croire que je venais pour servir avec eux ; une déclaration contraire leur paraîtrait un mensonge que je ferais pour sauver ma vie ; mon intention d'ailleurs n'était point de rentrer en France ; je ne puis donc, sans m'avilir, attester ce qui paraîtrait faux aux yeux des autres, ou ce qui le serait réellement (DE : t. II, 320-321).

Léonce est paradoxalement condamné à mort par un représentant assermenté de la Révolution pour n'avoir pas voulu trahir sa parole. Tout contre-révolutionnaire qu'il est, il est ainsi plus fidèle à l'essence de la Révolution que les membres du Tribunal révolutionnaire qui ne savent pas reconnaître en lui cette fidélité à la parole sur quoi se fonde la Nation. L'exposition par Léonce de son propre corps à la violence et le sacrifice de sa vie que lui fait Delphine rendent possible un univers sans violence, où tout conflit se réglerait symboliquement, où les rapports humains, jusque dans leur dimension économique et financière, seraient soumis à la parole, modélisés par ses lois. Au-delà du tragique qu'instaure le destin sacrificiel des deux héros, il y a dans la délicatesse et la droiture qui les caractérisent l'idéal d'une économie qui serait informée par la parole. Une telle économie nous semble, en ces toutes premières années du XIX^e siècle, constituer le romanesque propre, l'horizon utopique du roman de Mme de Staël.

Mais toutes ces formes de la gratuité dans la pratique de la dette et du don, qu'elles soient articulées à l'éthique nobiliaire de la délicatesse, à l'éthique rousseauiste du sentiment moral, ou à l'éthique républicaine du serment, conduisent à une fin tragique.

LE ROMANESQUE À L'ÉPREUVE DE LA RATIONALITÉ ÉCONOMIQUE

La subversion idéologique produite par le personnage de Sophie de Vernon permet à Mme de Staël de démystifier comme idéaliste le jeu d'un romanesque du sentiment qui opposerait à l'efficacité économique une utopie de la gratuité (notion à laquelle l'auteure, dans ses « Quelques réflexions sur le but moral de *Delphine* », substitue la « bonté ») : Sophie va jusqu'à se servir de la confiance suscitée par l'intégrité de Delphine pour soutenir l'échafaudage de sa malversation. Outrepassant le simple abus de confiance, elle fait valoir la fiabilité de Delphine pour gager sa propre créance auprès de Clarimin. Autrement dit, tout ce qui pouvait échapper au régime de la maximisation du profit est récupéré : l'intégrité de Delphine, qui incarne une opposition frontale à tout intéressement, s'y retrouve instrumentalisée en matière de « confiance », au sens financier du terme.

Mais le roman, dans un second temps, subvertit également le romanesque de l'émancipation libertine : Sophie se retrouve elle-même piégée. Parvenant par son intelligence et une véritable ascèse de la volonté à capter l'argent et les affects de Delphine⁷, Sophie semble pouvoir passer du statut de victime potentielle du système à un statut dominant. Douée d'un degré notable d'abstraction combinatoire, on la voit d'abord jongler avec les crédits et pratiquer la spéculation sur des plans multiples. Elle réussit un coup quadruple : doter sa fille et l'établir, ajourner un premier crédit par le mariage de celle-ci⁸ et, donc, rassurer son ultime créancier en spéculant sur la

7. « [...] c'est en vous seule que j'espère pour verser des larmes sur ma tombe, et conserver un souvenir de moi, qui tienne encore à quelque chose de sensible » (DE : t. I, 350).

8. « Je mettais une grande importance au mariage de ma fille avec lui, et je vous en ai, dans le temps, développé tous les motifs ; ils étaient tels, que votre générosité même ne pouvait diminuer leur influence sur mon sort : je ne pouvais, sans ce mariage, être dispensée de rendre compte de la fortune de monsieur de Vernon, ni donner une existence convenable à ma fille, ni conserver mon état à Paris » (DE : t. I, 344-345).

confiance qu'inspire Delphine, dont elle obtient la caution. De fait, par son ingéniosité spéculative dans la fraude, Sophie, accomplissant dans l'ombre une véritable épopée financière, pourrait accéder à une liberté quasi donjuanesque. Mais le panache de son entreprise masque bien plutôt la gestion catastrophique d'une faillite initiale, celle de la condition féminine : une enfance négligée, une éducation incohérente. Elle sème, objectivement, la désolation : léguant des dettes à sa fille, elle cause la ruine financière et sentimentale de ceux qu'elle manipule. Si elle mène son intrigue à bien, elle meurt néanmoins d'une mort infamante et avoue – ce que n'avouait pas Mme de Merteuil, sujet autrement mythique (Laclos, 1782) – le caractère coûteux de sa maîtrise : défaut de plaisir dû à la tension d'un artifice maintenu, abandon par sa fille, trahison de son seul affidé, Clarimin, et finalement sa propre mort. Cette figure ingénieuse ne parvient pas à transcender le système socioéconomique en place, fût-ce par l'adoption lucide des normes amORAles qui le conditionnent. Pour subversif que soit le personnage comme opérateur de démythification, il apparaît, sur le plan de sa quête individuelle, vaincu par le système qu'il avait voulu détourner à son profit. On peut certes voir ici une sanction morale de la romancière ou une nécessité dictée par l'économie du roman. Mais en définitive, il apparaît que la guerre économique qui infeste, dans *Delphine*, le monde comme il va, écrase toutes les forces qui essaient de lui échapper, soit en l'ignorant, soit en essayant d'en tirer profit. Le système se clôt ainsi sur lui-même, absorbant en une dialectique perverse tout ce qui s'opposait ou pouvait s'opposer à lui.

Reste que la mise à l'épreuve majeure qu'ordonne *Delphine* est celle de la « bonté ». Un intertexte libertin nous semble encore avoir raison de toute utopie de la gratuité. Si, au bout du compte, l'héroïne veut mourir pour ne pas être témoin des « prospérités du vice » (DE : t. II, 233), c'est peut-être parce qu'elle aura traversé toutes les « épreuves de la vertu » (de la « bonté »). En poursuivant l'analogie avec le modèle libertin, on voit des figures érotiques se reconfigurer : séduction, capture, puis trahison du roué dans la destruction symbolique de l'objet cible. La capture ne s'effectue plus dans la ruine sociale de l'objet mais dans sa ruine financière et sentimentale. Comme dans *Les Liaisons dangereuses*, tandis que la victime est abusée, le lecteur a accès à la correspondance secrète de ceux qui trament le piège. La fracassante lettre IX, véritable coup de théâtre, initie le lecteur à l'envers de la haute société, soit l'exploitation implacable des sentiments au nom des intérêts individuels. Ainsi s'exprime Sophie de Vernon :

[...] si l'oubli de soi-même est un agrément dans une jeune personne, l'appréciation de nos intérêts est une chose très naturelle à notre âge.

Madame d'Albémar [...] ne s' imagine pas qu'elle doive soumettre sa conduite à aucun genre de calcul ; c'est ce qui fait qu'elle peut se nuire beaucoup à elle-même et jamais aux autres. [...] Elle a reçu [...] une éducation à la fois toute philosophique et toute romanesque ; mais que nous importe ! [...] les gens calmes aiment assez à rencontrer ces caractères exaltés qui leur offrent toujours quelque prise (DE : t. I, 94-95).

Telle Mme de Merteuil, Sophie est l'archétype d'un autoentrepreneuriat qui invalide l'éthique de Delphine. Forme perverse, certes, mais cohérente de la rationalité économique, cet archétype dévoile ses grands traits dans la lettre autobiographique de Sophie (réplique de celle de Mme de Merteuil). Chez les deux femmes incarnant l'ethos de « l'homme économique », on discerne la même inféodation de la raison à une satisfaction dont la quête est l'*ultima ratio* de l'agir humain. On pourrait leur appliquer la même devise : « je suis mon ouvrage ». Mme de Vernon, une fois démasquée, exprime crûment son éthique en paraphrasant la fameuse formule de Mme de Merteuil – devise du déterminisme matérialiste – reprise ingénument par Valmont : « ce n'est pas ma faute » :

– L'ingratitude ? me dit madame de Vernon. C'est un grand mot, dont on abuse beaucoup ; on se sert parce que l'on s'aime, et quand on ne s'aime plus, l'on est quitte ; on ne fait rien dans la vie que par calcul ou par goût ; je ne vois pas ce que la reconnaissance peut avoir à faire dans l'un ou dans l'autre (DE : t. I, 315).

Dans les deux romans se dessine un horizon où toute organisation des relations humaines fondée sur une forme d'idéalité semble céder à l'hégémonie d'une logique individualiste qui aurait pour substrat une physique. À l'instar de Laclos, Staël, mettant en scène la ruine de la vertu piégée par l'intéressement, donne à voir l'échec de toutes les configurations des relations humaines fondées sur les fragiles conventions qui avaient réussi à exister, durant la transition des Lumières, entre la théologie du salut et l'anthropologie de l'homme économique : délicatesse, conversation, communautés assises sur le respect de la parole, de la promesse et du serment. Si « l'homme économique », dont Sophie incarne la logique radicalisée, constitue un danger majeur pour le lien social, n'est-il pas néanmoins l'ultime vérité à connaître sur l'humain, celle sur quoi devrait se fonder toute politique ?

Mais compte tenu de l'échec objectif de la quête de Sophie, ne pourrait-on pas dire que le modèle économique qui conditionne son

personnage est faillible, à terme, quoique destructeur, dans la mesure où il ne peut apparemment pas produire d'individus qui, en épousant sa rationalité, s'y adaptent parfaitement ? De fait, Mme de Staël montre qu'il existe des bénéficiaires. Mais ils sont sans visage : c'est d'abord, sur le plan symbolique et institutionnel, l'Église, qui, dénoncée en cela par une tradition littéraire qui va de *La Religieuse en chemise* de Chavigny (1682) à *La Religieuse* de Diderot (posthume, 1796), capte à son profit les perdants et surtout les perdantes⁹. Elle apparaît en début et en fin de chaîne, avec le cloître, qui « récupère » les esprits trop faibles (Thérèse) ou les exclus de l'intérieur (Delphine). Sur le plan non plus symbolique, mais économique, le bénéficiaire le plus évident de la logique du profit est l'invisible Clarimin, dont le patronyme antiphrastique, connotant la transparence, ne laisse rien deviner. Mais on verra qu'il n'est pas la cause ou le destinataire ultime de toutes les banqueroutes. S'il détient la force de frappe, le capital, il n'est ni essentiel, en tant que tel, à la logique du roman, ni engagé dans l'histoire. Sans voix (il est simplement le destinataire du discours de Sophie), il est sans nécessité propre ni pouvoir véritable : l'aventure romanesque (l'aventure de la liberté) se continuera par-delà son implication dans l'intrigue.

DÉMYSTIFICATION DU MYTHE DE L'ÉCONOMIE

De fait, la rationalité économique à l'œuvre semble outrepasée, chez le personnage de Sophie qui l'incarne, par une autre logique sous-jacente. Ce personnage, en effet, ne s'épuise pas dans l'autoentrepreneuriat. Sophie ne dort pas la nuit, elle joue, elle se consume. Elle incarne une tendance compulsive à la dépense. Nouvelle figure de la prodigalité, dilapidant au jeu devant Delphine l'argent que celle-ci lui a prêté pour rembourser ses créanciers, Sophie semble avoir pour fonction principale, telle une autre Manon, de contraindre ses partenaires à dépenser, à se dépouiller, voire à se ruiner. L'intertexte de *Manon Lescaut* (Prévost, 1753), autant que celui des *Liaisons dangereuses*, nous éclaire ici. Sophie ressemble à l'héroïne de Prévost par la structure laconique de son personnage : comme Manon, on n'entend sa voix que dans une seule lettre. Comme Manon, Sophie semble obéir à la finalité souterraine d'une perte compulsive, qui, il est vrai, reconduit

9. Thérèse, Matilde, Mme de Ternan – quant à Delphine, elle ne s'affranchira de ses vœux monastiques que par le suicide.

aussi les effets de sa froideur calculatrice : c'est en effet la dépense, irrationnelle, qui stimule en elle le désir d'accaparer les richesses de Delphine. Elle qui incarne la rationalité de « l'homme économique » est habitée par une fièvre de dépense qui nie toute rationalité gestionnaire. Ainsi le personnage de Clarimin, créancier, détenteur du capital, s'il est le bénéficiaire de la plupart des transactions, n'en est pas l'instigateur dernier. À la base du système déconstruit par Mme de Staël, lectrice du XVIII^e siècle, on trouve, de fait, une pulsion irrationnelle. À défaut d'être une figure cohérente d'un autoentrepreneuriat fondé sur la gestion des affects, Sophie illustre la manière dont l'irrationnel du désir, sans doute tributaire d'un certain agencement lié à la condition féminine, met à mal le modèle de l'homme économique dans sa pure rationalité. Ce personnage demeure néanmoins énigmatique et, à certains égards, inconditionné : il pourrait aussi, dans sa consommation, incarner une structure anthropologique, celle d'un « homme de désir » qui supporte, en son substrat physique, l'homme économique, mais aussi l'excès. Sophie est certes l'énigme sur laquelle bute l'idéalisme romanesque de Delphine, mais aussi celle par qui le mythe de l'économie se trouve subverti. En définitive, par sa séduction, ce personnage apparaît comme un hommage ironique adressé au roman libertin, et notamment aux *Liaisons dangereuses*, par une émule de Rousseau.

DE LA QUÊTE ROMANESQUE À LA MÉLANCOLIE

Au-delà pourtant du roman libertin, Delphine témoigne, contre le mythe de l'économie, d'une jouissance paradoxale du désintéressement. Quand elle apprend la trahison de Mme de Vernon, sa réaction est un cri du cœur : « Dans le moment où j'apprends que mon estime pour votre caractère a détruit tout le bonheur de ma vie, je jouis encore de vous avoir offert une dupe si facile, je jouis avec orgueil d'avoir un esprit incapable de deviner la perfidie [...] » (DE : t. I, 314).

Malgré la révélation du train du monde et les « épreuves » auxquelles sa bonté est soumise, elle maintient son cap. Delphine n'est pas Justine : elle n'ignore pas, quant à elle, que son malheur, par-delà le hasard et la nécessité qui le génèrent, provient de ses choix éthiques mêmes. En dépit de la jouissance du don qu'elle revendique hautement, son désintéressement demeure sacrificiel : il ne relève pas d'un eudémonisme aveugle à soi. Quelle est cette force, émotivement contraignante, qui pousse Delphine à agir contre son propre

bonheur sensible ? Très certainement une « conscience », au sens rousseauiste du terme (on sait ce que Germaine de Staël doit à Rousseau) : contre la logique pure de l'homme économique, Delphine incarne indéniablement la réalité singulière du sentiment moral. Ainsi elle se refuse d'emblée à toute rationalité pratique. Elle pense, mais ne « réfléchit » pas. Elle comprend, déduit, mais ne projette ni ne planifie. L'éthique spontanée de Delphine est une éthique de la passivité agissante : elle s'actualise en un « vouloir » réitéré qui devance la conscience qu'elle en prend :

Vous croyez apparemment, ma cousine, me dit [Matilde], qu'il n'y a de principes fixes sur rien ; et que serait donc la vertu si on se laissait aller à tous ces mouvements ? – Et la vertu, lui dis-je, est-elle autre chose que la continuité des mouvements généreux ? (DE : t. I, 299).

mais dont elle assume toujours, avec endurance, les conséquences :

Alors après m'être penchée quelques instants sur cette urne avec affection et regret, je me relevais en répétant avec enthousiasme : « Oui ! je tiendrai le serment que je t'ai fait ; oui, je me sacrifierai pour le bonheur de ta fille ! » Comme je me retournais, je vis Matilde qui m'avait entendue, pâle, le visage altéré, et les yeux remplis de larmes qu'elle s'efforçait de retenir. « Ce que j'entends est-il vrai ! s'écria-t-elle en se jetant à genoux devant l'urne de sa mère. [...] ce que vous avez demandé vous est accordé [lui dis-je] ce n'est qu'à moi que tout bonheur est refusé dans cette vie. Adieu. »

Je quittais Matilde à ces mots sans lui donner le temps de me répondre, et je revins chez moi, sans avoir réfléchi que je venais de me lier encore plus solennellement que jamais. Quand le mouvement exalté que j'avais éprouvé fut un peu calmé, je sentis en frémissant que tout était dit (DE : t. II, 116).

Elle se laisse toujours « agir », affecter, par des circonstances qui la requièrent et qui prennent la forme d'un appel muet :

Les yeux de madame de R. se remplissaient de larmes ; elle nous regardait toutes, comme pour implorer le secours d'une de nous ; je ne pouvais pas résister à ce malheur, la crainte de déplaire à Léonce, cette crainte toujours présente me retenait encore ; mais un dernier regard jeté sur madame de R. m'attendrit tellement que par un mouvement complètement involontaire, je traversai la salle, et j'allai m'asseoir à côté d'elle : oui, me disais-je alors, puisqu'encore une fois les convenances de la société sont en opposition avec la véritable volonté de l'âme, qu'encore une fois elles soient sacrifiées (DE : t. I, 177).

L'éthique de Delphine ne consiste pas en réflexion et action, mais en contemplation, en compassion. Ses actes la dépassent, ils sont plus forts qu'elle :

« Achevez, reprit Matilde avec chaleur, achevez, Delphine ! l'aimeriez-vous ? dites-le moi, ne résistez pas au mouvement généreux que vous éprouvez ! Soyez vraie, soyez-le. – Que vous importe ! lui répondis-je, regrettant déjà ce qui m'était échappé. Si je l'aime, je partirai, je mourrai, laissez-moi. » [...] et je la laissai partir, confondue moi-même de ce que je venais de dire ; ne sachant plus si c'était un crime ou une vertu, et n'étant digne en effet ni d'approbation ni de blâme ; car je n'avais été qu'entraînée, et n'ayant eu le temps d'aucune réflexion, je ne m'étais décidée à aucun sacrifice (DE : t. II, 92-93).

Dans la structure de l'acte, chez Delphine, la subjectivité (passionnée) ne coïncide jamais avec l'objectivité de la rationalité délibérante. Il demeure toujours entre l'une et l'autre, quand bien même elles sont homogènes, un décalage intérieur, un hiatus : une gratuité. Si le roman finit toujours par révéler, en analepse, la structure rationnelle de tous les actes passionnés de Delphine, leur actualisation narrative révèle une gratuité que ne déterminent nul calcul, nulle gratification symbolique : cette gratuité, comme chez Rousseau, trouve son sens dans la pure relation d'identification à autrui.

Néanmoins, cette perspective éthique ne nous semble pas clore l'identification de la ou des force(s) qui pousse(nt) Delphine à agir contre son propre bonheur sensible. La lecture du roman, en tant que sa dynamique est d'ordre romanesque, autrement dit ordonnée à la quête de l'inaccessible, montre, ici encore, l'œuvre du désir. Outrepasant les formes signifiantes que sont les personnages, le lecteur perçoit de fait tout un jeu de déplacements, traces dispersées d'un désir latent qui aurait eu pour figure l'amour de Léonce et, pour objet réel, Sophie. La fin du roman révèle d'ailleurs au lecteur que le véritable objet occupant Delphine n'aura pas tant été l'amour de Léonce que la blessure ressentie à la trahison de Sophie : « Léonce, je t'aimais avec idolâtrie, et cependant du jour où l'ingratitude de l'amitié me fut révélée, je reçus une blessure qui ne s'est point fermée » (DE : t. II, 332).

Ce que demande Delphine à Sophie nous conduit au cœur de sa quête romanesque. Dès son premier don financier, elle lui demande « un mot », « un mot de plus » dira-t-elle au Fragment IV, un mot encore : « [...] je sais bien que vous n'aimez pas à écrire, mais il me faut un mot qui me dise que vous persistez dans la permission que vous m'avez accordée » (DE : t. I, 72).

Cette quête de sens s'identifie au désir d'une réponse, ou d'un répondant. On peut y déchiffrer le désir d'un sens achevé dans une communication idéale – désir qui pourrait s'identifier à la quête romanesque du lecteur lui-même. L'économie du désir du personnage renverrait alors à une économie de la lecture romanesque, pulsion de l'homme physique en quête d'une complétude, celle, ici, du sens. Or, avec la trahison de Sophie, puis sa mort, Delphine éprouve le retrait du répondant désiré. La déception du sens, dont cette trahison est l'équivalent, est ce qui permettra au langage éloquent du sentiment de devenir pur lyrisme. À son acmé, la dynamique romanesque est ainsi interrompue par les « Fragments », lettres sans adresse où se module le chant de douleur du personnage éponyme. Certes, il faudra que le roman aille à son terme pour expliciter les tenants et les aboutissants de cette quête. Mais dans les « Fragments », Delphine exprime l'essence de son personnage, sa douleur consentie d'un retrait du sens, laissant le désir à vif : « Oh ! Dieu ! que voulez-vous faire de ces âmes de feu qui se dévorent elles-mêmes ? [...] dites-leur un peu de votre secret, un mot de plus, seulement un mot de plus ! » (DE : t. II, 143).

Le déclin de toutes les espérances de Delphine aboutit donc au sacrifice d'un répondant suprême et à la prononciation d'une parole intransitive : « Je suis seule, sans appui, sans consolateur ; parcourant au hasard des pays inconnus, [...] ! C'est à moi seule que je parle de ma douleur [...] » (DE : t. II, 137). Il engendre l'avènement d'un affect mélancolique qui pourrait, suspendant la quête romanesque, désigner l'ordre de la poésie.

Ce sacrifice offre au personnage – et à l'œuvre – une issue par rapport à la logique romanesque que nous pourrions identifier à une machine fonctionnant selon une économie des pulsions. Même si le romanesque traditionnel triomphe au bout du compte dans le sacrifice héroïque de l'excipit, *Delphine* n'aura été qu'en surface un roman de l'amour contrarié : en profondeur, il aura été le roman d'un deuil. Ce deuil d'un répondant ne trouve son expression que dans cette exception lyrique venant déchirer la trame du romanesque qui avait été déchirée une première fois par la lettre IX de Sophie – acmé de l'anti-romanesque. C'est sans doute cet au-delà du romanesque – permis par une ironie libertine, sœur, mais donc aussi antidote, de l'anthropologie économique – qui confère au roman de Mme de Staël son aura de roman nocturne et permet de le lire comme un roman poétique plutôt qu'héroïque. On y lit moins l'histoire d'un sacrifice au sens conventionnel que la scansion d'une progressive déprise du sens. Ainsi dans

Delphine tout est ombre et voile, frontières et intervalles, contretemps, quiproquos, malentendus. Roman en clair-obscur, « aux rayons de la lune » (DE : t. I, 253), les contacts y sont furtifs, aveugles, incertains : l'amour n'est jamais sûr, il n'est rien d'autre qu'une joie saisissante que rien n'atteste mais dont le trouble dure : silhouette blanche de Delphine, visage frémissant de Léonce, pâleur de Sophie dans la fugacité du carrosse qui l'emporte.

* * *

Les derniers mots du roman, une citation, presque une métaphore, le concluent sur une note moins héroïque que mélancolique (et quelque peu ironique ?) : « On ne me répond pas, mais peut-être on m'entend » (DE : t. II, 336).

Ces mots inassignables, lus par M. de Serbellane, et échos du désir de Delphine, pourraient aussi bien être la signature de l'auteure. Cette citation unirait alors les lecteurs dans une conscience partagée de l'incomplétude du monde moral évoquée par celle-ci dans ses « Quelques remarques ». Ainsi, pour contrevenir au « nouveau bon ton », Mme de Staël y dédie son livre à un « genre de mal » qu'elle nomme « mélancolie » :

On ne sait pas assez quelle funeste réunion c'est, pour le bonheur, qu'être doué d'un esprit qui juge, et d'un cœur qui souffre par des vérités que l'esprit lui découvre. Il faut un livre pour ce genre de mal, et je crois que *Delphine* peut être ce livre (DE : t. II, 372).

Dans la déshérence des communautés fondées sur la délicatesse, la parole et le serment, Mme de Staël convoque par son roman les acteurs d'une sociabilité implicite où la mélancolie concourrait, par la médiation du livre, au vivre-ensemble. Révélation de l'inaccessible au cœur du désirable – l'absolu –, la mélancolie serait un sentiment en marge de l'Histoire quoique produit par elle et qui, par le livre, y reconduirait en devenant conscient. Faisant pièce à toute transcendance de la vertu comme à tout eudémonisme, *Delphine*, par la conjonction d'une ironie libertine à un lyrisme de l'incomplétude, déjoue d'emblée le mythe de l'économie.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Chavigny, Louis de (1682), *La Religieuse en chemise*.
Diderot, Denis (1796), *La Religieuse*.

Laclos, Choderlos de (1782), *Les Liaisons dangereuses*.

Levinas, Emmanuel (2000 [1982]), *Éthique et infini*, Paris, Le Livre de poche.

Molière (1669), *Le Tartuffe*.

Prévost, Abbé (1753), *Manon Lescaut*.

Rousseau, Jean-Jacques (1761), *Julie ou la Nouvelle Héloïse*.

Staël, Germaine de (2000 [1802]), *Delphine*, Paris, Garnier Flammarion, éd.
Béatrice Didier.